Zeitschrift: Générations
Herausgeber: Générations, société coopérative, sans but lucratif
Band: - (2019)
Heft: 112

Artikel: "Je continue à avoir des fantasmes d'acteur"
Autor: Rein, Frédéric / Bideau, Jean-Luc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-906096

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« Je continue à avoir des fantasmes d'acteur »

L'inoxydable Jean-Luc Bideau est au générique du film *Tambour battant*. L'acteur genevois de 78 ans mène également d'autres projets. Coup de projecteur sur un monstre du cinéma suisse, peu avant la sortie de cette réjouissante comédie.

Quelques rires se font entendre durant la projection privée de *Tambour battant*. Malgré l'obscurité dans laquelle nous sommes plongés, on arrive sans trop de difficultés à identifier leur auteur, tant sa voix est ancrée dans la mémoire collective des Romands. L'inoxydable Jean-Luc Bideau, acteur fétiche du nouveau cinéma suisse des années 1970, visionne, pour la toute première fois, le long métrage dans lequel il joue le père d'un chef de fanfare progressiste.

A l'issue de la séance, on le découvre confortablement installé dans l'un des sièges du Cinéma Bio de Carouge. A 78 ans, la silhouette est évidemment moins fine qu'à l'époque, le cheveu plus blanc, mais le regard demeure toujours aussi turquoise et alerte. Cet ancien sociétaire de la Comédie-Française reste également fidèle à lui-même dans sa manière de dire les choses: directe, corrosive et teintée d'une ironie déstabilisante. Adoptant d'emblée le tutoiement, il répond sans filtre à nos questions…

Qu'avez-vous pensé de *Tambour battant*, que vous venez de visionner pour la première fois?

Je l'ai trouvé drôle et émouvant, j'ai même failli verser quelques larmes à la fin. Les acteurs sont bons, particulièrement la jeune fille qui campe le personnage de Colinette. Comme on dit chez nous, j'ai été surpris en bien.

Aviez-vous des doutes avant ce visionnage?

En tant qu'acteur, on a toujours des craintes liées à l'interprétation. Si mon rôle avait été plus étoffé, on aurait peut-être découvert des failles, mais là, pour une fois, je n'ai rien à me reprocher. Je suis peut-être trop peu exigeant avec moi-même, ce qui n'est généralement pas mon cas.

Quelle est la force de ce film?

Le réalisateur est parvenu à bien décrire les contradictions des personnages, qui finissent tous par avoir des qualités à la fin du film. C'est aussi très intéressant de voir le décalage, bien qu'ici volontairement exagéré, qu'il y avait entre un Valais réactionnaire et conservateur et les mouvements progressistes des années 1970, et que ces deux mondes sont finalement parvenus à coexister. Petit à petit, on a vu apparaître dans ce canton le Parti radical, puis le Parti socialiste, et enfin Les Verts. Même un UDC comme Freysinger a vu sa cote de popularité chuter en cinq ans. C'est ce renouveau possible que montre *Tambour battant* à travers l'humour et la musique en opposant une fanfare classique, figée dans le temps, à une autre, dirigée par un frimeur venu d'un autre monde, plus ouvert.

Le film bat au rythme des fanfares. Etes-vous mélomane?

Hélas, non. J'écoute très peu de musique. Seul le chœur où travaille ma femme parvient à m'émouvoir.

Comment avez-vous été accueilli par les Valaisans durant le tournage, qui s'est déroulé à Saillon?

Ils ont été adorables. Tout particulièrement avec moi, car cela leur faisait plaisir de me rencontrer. Et, pour la première fois, j'ai pris deux de mes petites-filles, de 10 et 14 ans, sur un tournage. Même si leurs prestations en tant que figurantes ont été coupées au montage, elles ont eu du plaisir à passer cette journée avec moi.

La famille, une notion importante pour vous…

Mes plus grands plaisirs sont d'aimer ma femme et ma famille, tout en continuant à avoir des fantasmes d'acteur.

Dans le film, on constate les difficultés de communication entre le père que vous jouez et son fils. Un rôle de composition?

Autant c'était l'horreur avec mon père, un vrai bourgeois, autant je m'entends bien avec mes enfants. Je suis très fier d'eux. Ils me traitent comme un artiste, et ils ont raison, car je ne suis pas un mec extrêmement sérieux, préférant me reposer sur mon côté ironique et comique pour exister plutôt que de me questionner sur mon existence. Je suis un impulsif.

Vos enfants partagent-ils les mêmes valeurs que vous?

Oui. Notre fille, pédiatre, est également progressiste, tout comme notre fils, diplomate, même s'il évolue dans un univers qui l'oblige à faire des compromis, de ce côté-là.

Les enjeux sociétaux (droits des femmes et des étrangers, patriarcat) des années 1970 évoqués dans le film vous parlent donc beaucoup?

J'ai toujours été très ouvert à ce genre d'évolution. Cela remonte à la période où je suis allé au Conservatoire d'art dramatique de Paris, à l'âge de 18 ans. Pendant les émeutes, j'ai pris conscience de l'existence de la gauche et de la droite, de l'importance de la politique, et qu'il n'existait pas uniquement le monde bourgeois dans lequel je baignais depuis tout petit. J'ai quitté Paris avec un bagage progressiste. Aujourd'hui, >>>

Georges Cabrera

L'ancien sociétaire de la Comédie-Française a toujours la même gouaille. Mais derrière le ton corrosif et déstabilisant, la tendresse est bien là. «Mes plus grands plaisirs sont d'aimer ma femme et ma famille.»

je suis ravi de voir qu'il y a cinq femmes au Gouvernement vaudois ou que l'UDC prend l'eau dans plusieurs cantons.

Quel regard portez-vous sur les manifestations actuelles en faveur du climat?

Je trouve bien que les mômes descendent dans la rue pour défendre cette cause, au point d'hésiter moi-même entre le PS et Les Verts. Mais cela me navre de voir que rien n'évolue. Pourquoi n'attaque-t-on par exemple pas les producteurs de plastique pour exiger un retour au verre? La problématique est vaste et difficile à résoudre, d'autant que, dans les pays du tiers monde, l'accent est évidemment d'abord mis sur la survie.

Etes-vous engagé à titre personnel?

J'ai honte, mais non. J'ai décidé de ne soutenir que Médecins sans frontières. D'une part, pour ne pas m'éparpiller dans les demandes qui me sont faites, d'autre part, parce que ma fille est médecin.

Revenons aux années 1970. Etait-ce la période où il y a eu le plus de libertés?

Cela veut dire quoi, la liberté? En Suisse, hormis les étrangers qui viennent y bosser, on a plutôt de la chance, à ce niveau-là!

A cette période, avez-vous fait des «conneries», fumé du cannabis?

Je n'ai jamais été attiré par les drogues. J'ai un jour essayé de fumer une cigarette, mais j'ai failli tomber dans les pommes. Plus récemment, j'ai été opéré et on m'a refilé de la morphine, j'ai cru devenir fou.

Vous aviez un père conservateur, mais quel jeune étiez-vous, au juste?

Un anarchique. Mais pas tant au niveau des idées que dans ma façon de vivre. Avec mon meilleur copain Jean-Marc Stehlé, aujourd'hui décédé, nous vivions le plus librement possible, peu concernés par l'école, mais avec des envies d'être artistes. Lui était peintre et est devenu décorateur, moi acteur après une traversée du désert de dix ans. Puis, j'ai fait une petite carrière grâce à mes quelques qualités et à Tanner, à Goretta et à Soutter. Je suis très fier d'avoir pu m'exprimer devant leur caméra.

Peut-on encore imaginer revoir, en Suisse, des films cultes et engagés comme *La salamandre*?

Je constate que les jeunes réalisateurs rechignent souvent à se faire la main sur des projets imposés, préférant attendre l'illumination qui leur permettra d'être auteur-réalisateur. Mais le cinéma, c'est également se plier à un scénario, pas forcément celui que l'on souhaite. J'ai l'impression qu'ils n'ont plus ce besoin viscéral de réaliser. Toujours est-il que, récemment, j'ai été subjugué par un magnifique film suisse intitulé *Fortuna*. C'était déjà qui le réalisateur? Merde, c'était qui? Avec l'âge, je ne mémorise plus les noms. *(Il dégaine son calepin, mais ne retrouve pas où il a écrit son nom, puis cherche sur son smartphone.)* Germinal Roaux, c'est juste. C'est pas possible d'avoir un nom pareil, il devrait en changer! Que son nom rentre dans ma tête, merde! C'est l'un des plus beaux films du cinéma helvétique que j'ai vu depuis longtemps, et il n'a même pas gagné de prix en Suisse, c'est scandaleux. En matière de comédies, j'en suis resté aux *Faiseurs de Suisses*.

> *«Un jour, j'ai essayé de fumer une cigarette. J'ai failli tomber dans les pommes»*
>
> JEAN-LUC BIDEAU, ACTEUR

Y a-t-il des acteurs contemporains que vous aimez particulièrement?

Oui, mais, une fois de plus, je ne me rappelle pas de leur nom. Ma femme se fâche d'ailleurs régulièrement, car je m'attache nettement plus au jeu des acteurs qu'aux situations. Je trouve, en revanche, que la nouvelle génération articule de moins en moins bien. Il faudra bientôt des sous-titres!

Les propositions que vous avez actuellement vous conviennent-elles?

J'arrive à un âge où l'on me soumet évidemment moins de choses. Cela ne m'empêche pas de participer à de beaux projets, presque fous, notamment quand ma femme me met en scène. Il y a peu, je suis monté sur scène pour dire un poème du grand auteur tchèque Vladimír Holan, avec la complicité du trompettiste Erik Truffaz. Les gens ne comprenaient rien, mais j'ai beaucoup aimé! Je travaille aussi sur un projet cinématographique avec Claude-Inga Barbey. Je devais le produire, mais, comme je n'ai pas trouvé de réalisateur, j'ai décidé de n'être qu'acteur, poil au cœur, écrivez-le.

Votre âge vous place dans la catégorie des seniors. Pensez-vous que leur position dans notre société est satisfaisante?

On n'est pas si mal loti, mais je trouve fou de voir que le vieux reste quand même un problème. Le regard sur la vieillesse et l'approche de la mort fait qu'il y a une espèce de rejet, qui est peut-être naturel.

Craignez-vous la mort?

Qui ne la craint pas? Je redoute aussi d'aller dans un EMS, même si je sais qu'on peut avoir de jolis petits appartements. J'ai dû faire un séjour dans un établissement, afin de me retaper, et c'était terrifiant.

Jouerez-vous jusqu'à votre dernier souffle?

Je l'espère. J'ai été freiné deux ou trois fois par des emmerdes physiques, notamment de l'arthrose et, quand je marche, je me rends compte que je suis comme un vieux qui a de la peine à avancer, mais, tant que le cerveau fonctionne à peu près, hormis pour mémoriser les noms, je continue d'aller de l'avant!

FRÉDÉRIC REIN